

Corpus Auditions d'entrée COA

Année 2025-2026

Sommaire

<u>Les Sincères</u> , Marivaux	-----	2
<u>Lorenzaccio</u> , Musset	-----	4
<u>Le Misanthrope</u> , Molière	-----	6
<u>Roberto Zucco</u> , Koltès	-----	8
<u>Le Songe d'une nuit d'été</u> , Shakespeare	-----	10
<u>399 secondes</u> , Melquiot	-----	12
<u>Arlequin valet de deux maîtres</u> , Goldoni	-----	14
<u>Un fil à la patte</u> , Feydeau	-----	16
<u>Le bruit des os qui craquent</u> , Lebeau	-----	18
<u>Fantaisies microcosmiques</u> , Zeller	-----	20
<u>Le Square</u> , Duras	-----	22

Les Sincères, Marivaux ; Scène 12 :

Ergaste : Je suis charmé de vous trouver seule, marquise ; je ne m'y attendais pas. Je viens d'écrire à mon frère à Paris ; savez-vous ce que je lui mande ? ce que je ne vous ai pas encore dit à vous-même.

La Marquise : Quoi donc ?

Ergaste : Que je vous aime.

La Marquise, *riant* : Je le savais ; je m'en étais aperçue.

Ergaste : Ce n'est pas là tout ; je lui marque encore une chose.

La Marquise : Qui est ?...

Ergaste : Que je croyais ne vous pas déplaire.

La Marquise : Toutes vos nouvelles sont donc vraies ?

Ergaste : Je vous reconnais à cette réponse franche.

La Marquise : Si c'était le contraire, je vous le dirais tout aussi uniment ; mais, dites-moi, Ergaste, vous êtes homme vrai : qu'est-ce que c'est que votre amour ? car je veux être véritablement aimée.

Ergaste : Vous avez raison ; aussi vous aimé-je de tout mon cœur.

La Marquise : Je vous crois ; n'avez-vous jamais rien aimé plus que moi ?

Ergaste : Non, foi d'homme d'honneur ; passe pour autant une fois en ma vie. Oui, je pense bien avoir aimé autant ; pour plus, je n'en ai pas l'idée ; je crois même que cela ne serait pas possible.

La Marquise : Oh ! très possible, je vous en réponds ; rien n'empêche que vous n'aimiez encore davantage ; je n'ai qu'à être plus aimable et cela ira plus loin. Vous avez paru, ce me semble, avoir quelque inclination pour Araminte ?

Ergaste : Oui ; je me suis senti quelque envie de l'aimer ; mais la difficulté de pénétrer ses dispositions m'a rebuté. On risque toujours de se méprendre avec elle, et de croire qu'elle est sensible quand elle n'est qu'honnête ; et cela ne me convient point.

La Marquise, *ironiquement* : Je fais grand cas d'elle. Comment la trouvez-vous ? à qui de nous deux, amour à part, donneriez-vous la préférence ? ne me trompez point.

Ergaste : Oh ! jamais, et voici ce que j'en pense : Araminte a de la beauté ; on peut dire que c'est une belle femme.

La Marquise : Fort bien. Et quant à moi, à cet égard-là, je n'ai qu'à me cacher, n'est-ce pas ?

Ergaste : Pour vous, marquise, vous plaisez plus qu'elle.

La Marquise, *à part, en riant* : J'ai tort, je passe l'étendue de mes droits. Ah ! le sot homme ! qu'il est plat ! Ah ! ah ! ah !

Ergaste : Mais de quoi riez-vous donc ?

La Marquise : Franchement, c'est que vous êtes un mauvais connaisseur, et qu'à dire vrai, nous ne sommes belles ni l'une ni l'autre.

Ergaste : Il me semble cependant qu'une certaine régularité de traits...

La Marquise : Visions, vous dis-je ; pas plus belles l'une que l'autre. De la régularité dans les traits d'Araminte ! de la régularité ! vous me faites pitié ! et si je vous disais qu'il y a mille gens qui trouvent quelque chose de baroque dans son air ?

Ergaste : Du baroque à Araminte !

La Marquise : Oui, monsieur, du baroque ; mais on s'y accoutume, et voilà tout ; et quand je vous accorde que nous n'avons pas plus de beauté l'une que l'autre, c'est que je ne me soucie guère de me faire tort ; mais croyez que tout le monde la trouvera encore plus éloignée d'être belle que moi, tout effroyable que vous me faites.

Ergaste : Moi ! je vous fais effroyable ?

La Marquise : Mais il faut bien, dès que je suis au-dessous d'elle.

Ergaste : J'ai dit que votre partage était de plaire plus qu'elle.

La Marquise : Soit, je plais davantage ; mais je commence par faire peur.

Ergaste : Je puis m'être trompé ; cela m'arrive souvent ; je réponds de la sincérité de mes sentiments, mais je n'en garantis pas la justesse.

La Marquise : À la bonne heure ; mais quand on a le goût faux, c'est une triste qualité que d'être sincère.

Lorenzaccio, Musset ; Acte III, Scène 3 :

Lorenzo : Demandes-tu l'aumône, Philippe, assis au coin de cette rue ?

Philippe : Je demande l'aumône à la justice des hommes. Si tu as jamais été quelque chose d'honnête sois le aujourd'hui. Pierre et Thomas sont en prison.

Lorenzo : Est-ce là tout ?

Philippe : Que je laisse mourir mes enfants, cela est impossible, vois-tu ! On m'arracherait les bras et les jambes, que, comme le serpent...

Lorenzo : Rentrez chez vous, tenez-vous tranquille. Je tuerai Alexandre.

Philippe : Toi ?

Lorenzo : Moi. Tu as soixante ans de vertu sur ta tête grise ; c'est un enjeu trop cher pour le jouer aux dés.

Philippe : Si tu caches sous ses sombres paroles quelque chose que je puisse entendre, parles ; tu m'irrites singulièrement.

Lorenzo : Pendant vingt ans de silence la foudre s'est amoncelée dans ma poitrine. J'avais le cœur et les mains tranquilles ; mon nom m'appelait au trône, et je n'avais qu'à laisser le soleil se lever et se coucher pour voir fleurir autour de moi toutes les espérances humaines. Il faut que je l'avoue, si la Providence m'a poussé à la résolution de tuer un tyran, quel qu'il fût, l'orgueil m'y a poussé aussi.

Philippe : L'orgueil de la vertu est un noble orgueil. Pourquoi t'en défendrais-tu ?

Lorenzo : Tu ne sauras jamais, à moins d'être fou, de quelle nature est la pensée qui m'a travaillé. Je voulais arriver à l'homme, me prendre corps à corps avec la tyrannie vivante, la tuer, porter mon épée sanglante sur la tribune, et laisser la fumée du sang d'Alexandre

monter aux nez des harangueurs. Je suis devenu vicieux, lâche, un objet de honte et d'opprobre – qu'importe ? ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

Philippe : Tu baisses la tête, tes yeux sont humides.

Lorenzo : Non, je ne rougis point ; Alexandre viendra bientôt dans un certain lieu d'où il ne sortira pas debout. Ce cœur, jusques auquel une armée ne serait parvenue en un an, il est maintenant à nu sous ma main ; je n'ai qu'à laisser tomber le stylet pour qu'il y entre.

Philippe : Si je te comprends bien, tu as pris, dans un but sublime, une route hideuse, et tu crois que tout ressemble à ce que tu as vu.

Lorenzo : Je me suis réveillé de mes rêves, rien de plus, je te dis le danger d'en faire. Je connais la vie, et c'est une vilaine cuisine.

Philippe : Arrête ! je crois à la vertu, à la pudeur et à la liberté. Si tu n'as vu que le mal, je te plains, mais je ne puis te croire.

Lorenzo : Tu ne veux voir en moi qu'un mépriseur d'hommes ! c'est me faire injure. Je sais parfaitement qu'il y en a de bons, mais à quoi servent-ils ? comment agissent-ils ? Un chien est un ami fidèle ; on peut trouver en lui le meilleur des serviteurs, comme on peut voir aussi qu'il se roule sur les cadavres, et que la langue avec laquelle il lèche son maître sent la charogne d'une lieue.

Philippe : Pauvre enfant, tu me navres le cœur ! Mais si tu es honnête, quand tu auras délivré ta patrie, tu le redeviendras. Cela réjouit mon vieux cœur, Lorenzo, de penser que tu es honnête ; alors tu jetteras ce déguisement hideux qui te défigure.

Lorenzo : Il est trop tard. Le vice a été pour moi un vêtement, maintenant il est collé à ma peau. Profite de moi, Philippe, voilà ce que j'ai à te dire.

Philippe : Tu me fais horreur. Comment le cœur peut-il rester grand, avec des mains comme les tiennes ?

Lorenzo : Viens, rentrons à ton palais, et tâchons de délivrer tes enfants. Garde moi le secret, même avec tes amis, c'est tout ce que je demande.

Le Misanthrope, Molière ; Acte IV, Scène 3

Alceste

O Ciel ! de mes transports puis-je être ici le maître ?

Célimène

Ouais ! Quel est donc le trouble où je vous vois paraître ?
Et que me veulent dire et ces soupirs poussés,
Et ces sombres regards que sur moi vous lancez ?

Alceste

Que toutes les horreurs dont une âme est capable
A vos déloyautés n'ont rien de comparable

Célimène

Voilà certainement des douceurs que j'admire.

Alceste

Ah ! ne plaisantez point, il n'est pas le temps de rire :
Rougissez bien plutôt, vous en avez raison ;
Et j'ai de sûrs témoins de votre trahison.
Je sais que sur les vœux on n'a point de puissance,
Que l'amour veut partout naître sans dépendance,
Que jamais par la force on n'entra dans un cœur,
Et que toute âme est libre à nommer son vainqueur
Aussi ne trouverais-je aucun sujet de plainte,
Si pour moi votre bouche avait parlé sans feinte ;
Et, rejetant mes vœux dès le premier abord,
Mon cœur n'aurait eu droit de s'en prendre qu'au sort.
Mais d'un aveu trompeur voir ma flamme applaudie,
C'est une trahison, c'est une perfidie,
Qui ne saurait trouver de trop grands châtiments,
Et je puis tout permettre à mes ressentiments.

Célimène

De quelle trahison pouvez-vous donc vous plaindre ?

Alceste

Ah ! que ce cœur est double et sait bien l'art de feindre !

Mais pour le mettre à bout, j'ai des moyens tout prêts ;
Jetez ici les yeux, et connaissez vos traits ;

Célimène

Voilà donc le sujet qui vous trouble l'esprit ?

Alceste

Vous ne rougissez pas en voyant cet écrit ?

Célimène

Et par quelle raison faut-il que j'en rougisse ?

Alceste

Quoi ? vous joignez ici l'audace à l'artifice ?
Le désavouerez-vous, pour n'avoir point de seing ?

Célimène

Pourquoi désavouer un billet de ma main ?
Vous êtes, sans mentir, un grand extravagant.

Alceste

Quoi ? vous bravez ainsi ce témoin convaincant ?
Et ce qu'il m'a fait voir de douceur pour Oronte
N'a donc rien qui m'outrage, et qui vous fasse honte ?

Célimène

Oronte ! Qui vous dit que la lettre est pour lui ?

Alceste

Les gens qui dans mes mains l'ont remise aujourd'hui.
Mais je veux consentir qu'elle soit pour un autre :
Mon cœur en a-t-il moins à se plaindre du vôtre ?
En serez-vous vers moi moins coupable en effet ?

Célimène

Mais si c'est une femme à qui va ce billet,
En quoi vous blesse-t-il ? et qu'a-t-il de coupable ?

Alceste

Ah ! le détour est bon, et l'excuse admirable,
De grâce, montrez-moi, je serai satisfait,
Qu'on peut pour une femme expliquer ce billet.

Célimène

Non, il est pour Oronte, et je veux qu'on le croie ;
Je reçois tous ses soins avec beaucoup de joie ;
J'admire ce qu'il dit, j'estime ce qu'il est,
Et je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaît.

Alceste

Ciel ! rien de plus cruel peut-il être inventé ?
Et jamais coeur fut-il de la sorte traité ?
Défendez-vous au moins d'un crime qui m'accable,
Et cessez d'affecter d'être envers moi coupable ;
Rendez-moi, s'il se peut, ce billet innocent ;
A vous prêter les mains ma tendresse consent ;

Célimène

Et pourquoi si mon coeur penchait d'autre côté,
Je ne le dirai pas avec sincérité ?
Quoi ? de mes sentiments l'obligeante assurance
Contre tous vos soupçons ne prend pas ma défense ?
Et puisque notre coeur fait un effort extrême
Lorsqu'il peut se résoudre à confesser qu'il aime,
L'amant qui voit pour lui franchir un tel obstacle
Doit-il impunément douter de cet oracle ?

Alceste

Je veux voir, jusqu'au bout, quel sera votre coeur
Et si de me trahir il aura la noirceur.

Célimène

Non, vous ne m'aimez point comme il faut que l'on aime

Alceste

Ah ! rien n'est comparable à mon amour extrême ;
Et dans l'ardeur qu'il a de se montrer à tous,

Il va jusqu'à former des souhaits contre vous.
Oui, je voudrais qu'aucun ne vous trouvât aimable,
Que vous fussiez réduite en un sort misérable

Célimène

C'est me vouloir du bien d'une étrange manière !
Me préserve le Ciel que vous ayez matière

Roberto Zucco, Bernard Marie-Koltès ;

La Gamine : Enlève tes chaussures. Comment t'appelles-tu ?

Zucco : Appelle-moi comme tu veux. Et toi ?

La Gamine : Moi, je n'ai plus de nom. On m'appelle tout le temps de noms de petites bêtes, poussin, pinson, moineau, alouette, étourneau, colombe, rossignol. Je préférerais qu'on m'appelle rat, serpent à sonnettes ou porcelet. Qu'est ce que tu fais dans la vie ?

Zucco : Dans la vie ?

La Gamine : Oui, dans la vie : ton métier, ton occupation, comment tu gagnes de l'argent, et toutes ces choses que tout le monde fait ?

Zucco : Je ne fais pas ce que fait tout le monde.

La Gamine : Alors justement, dis-moi ce que tu fais.

Zucco : Je suis agent secret. Tu sais ce que c'est, un agent secret ?

La Gamine : Je sais ce que c'est qu'un secret.

Zucco : Un agent, en plus d'être secret, il voyage, il parcourt le monde, il va en Afrique. Tu connais l'Afrique ?

La Gamine : Très bien.

Zucco : Je connais des coins, en Afrique, des montagnes tellement hautes, qu'il y neige tout le temps. Personne ne sait qu'il neige en Afrique. Moi, c'est ce que je préfère au monde : la neige en Afrique qui tombe sur des lacs gelés.

La Gamine : Je voudrais aller voir la neige en Afrique. Je voudrais faire du patin à glace sur les lacs gelés.

Zucco : Il y a aussi des rhinocéros blancs qui traversent le lac, sous la neige.

La Gamine : Comment tu t'appelles ? Dis-moi ton nom.

Zucco : Jamais je ne dirai mon nom.

La Gamine : Pourquoi ? Je veux savoir ton nom.

Zucco : C'est un secret.

La Gamine : Je sais garder les secrets. Dis-moi ton nom.

Zucco : Je l'ai oublié.

La Gamine : menteur.

Zucco : Andreas.

La Gamine : menteur.

Zucco : Angelo.

La Gamine : Ne te moque pas de moi ou je crie. Ce n'est aucun de ces noms-là.

Zucco : Et comment le sais-tu puisque tu ne le sais pas ?

La Gamine : Impossible. Je le reconnaîtrai tout de suite.

Zucco : Je ne peux pas le dire.

La Gamine : Même si tu ne peux pas le dire, dis-le-moi quand même.

Zucco : Impossible. Il pourrait m'arriver malheur.

La Gamine : Cela ne fait rien. Dis-le-moi quand même.

Zucco : Si je te le disais, je mourrais.

La Gamine : Même si tu dois mourir, dis-le-moi quand même.

Zucco : Roberto.

La Gamine : Roberto quoi ?

Zucco : Contente-toi de cela.

La Gamine : Roberto quoi ? Si tu ne me le dis pas, je crie, et mon frère, qui est très en colère, te tuera.

Zucco : Tu m'as dit que tu savais ce que c'était qu'un secret. Est-ce que tu le sais vraiment ?

La Gamine : C'est la seule chose que je sais parfaitement. Dis-moi ton nom, dis-moi ton nom.

Zucco : Zucco.

La Gamine : Roberto Zucco. Je n'oublierai jamais ce nom. Cache-toi sous la table ; voilà du monde.

**Le Songe d'une nuit d'été, William Shakespeare, traduction
Jean-Michel Déprats ; Acte II, Scène première**

Obéron

Fâcheuse rencontre au clair de lune, orgueilleuse Titania.

La Reine

Quoi, jaloux Obéron ? Mes fées, disparaissent.
J'ai abjuré son lit et sa compagnie.

Obéron

Reste, rebelle impétueuse. Ne suis-je pas ton seigneur ?

La Reine

Alors je dois être ta dame ; mais je sais
Que tu t'es enfuis du pays des fées,
Et que tu as pris la forme du berger Corin, assis des jours entiers
À jouer sur des pipeaux d'avoine, et à versifier l'amour
Pour l'amoureuse Philida. Pourquoi es-tu ici,
De retour des confins les plus reculés de l'Inde,
Si ce n'est, bien sûr, parce que la trépidante Amazone,
Votre maîtresse bottée, est votre belliqueuse amante,
À Thésée doit être mariée ; et vous venez
Donner à leur lit joie et prospérité ?

Obéron

Comment peux-tu avoir le front, Titania,
De calomnier mon crédit auprès d'Hippolyta,
Sachant que je sais ton amour pour Thésée ?
N'est-ce pas toi qui l'as conduit à travers la nuit claire
Loin de Périgénie, qu'il avait enlevée,
Toi qui lui as fait rompre sa foi envers la belle Églé,
Envers Ariane et Antiope ?

La Reine

Voilà les inventions de la jalousie :
Et jamais, depuis l'éclosion du milieu de l'été,
Nous ne nous sommes rencontrés par colline, vallon, forêt ou prairie,
Près d'une fontaine pierreuse, ou d'un ruisseau semé de joncs

Ou sur des sablons qui bordent la mer,
Pour danser nos rondes au son du vent sifflant,
Sans que par tes querelles tu n'aies troublé nos jeux.
Aussi les vents, qui soufflaient en vain pour nous sur leurs pipeaux,
Comme pour se venger, ont aspirés de la mer
Des brumes pestilentielles ; qui retombant sur la terre,
Ont rendu les moindres petites rivières si orgueilleuses
Qu'elles ont débordé de leur lit.
Aussi la lune (qui gouverne les flux),
Blême de fureur, détrempe l'air,
Si bien que les rhumatismes abondent.
Et à travers ce trouble du climat nous voyons
Changer les saisons : le printemps, l'été,
Le fertile automne, l'hiver coléreux, échangent
Leurs livrées habituelles ; et le monde frappé de stupeur,
Ne les reconnaît plus à leur récoltes.
Et cette même engeance de malheurs provient
De notre discorde, de notre dissension :
Nous en sommes les parents et l'origine.

Obéron

Corrigez cela : cela dépend de vous.
Pourquoi Titania devrait-elle contrarier son Obéron ?
Je ne fais que mendier un petit garçon volé
Pour qu'il soit mon écuyer.

La Reine

Mettez votre coeur en repos.
Tout le pays des fées ne peut acheter de moi cet enfant :
Sa mère était une fidèle de mon ordre.
Et dans l'air épicé de l'Inde, la nuit,
Bien souvent elle fut mon amie à mes côtés,
Assise avec moi sur les sables jaunes de Neptune,
Regardant les navires marchands embarqués sur la mer.
Mais elle était mortelle, et de ce petit garçon elle est morte ;
Et, par amour pour elle, j'élève son petit garçon :
Et, par amour pour elle, je ne m'en séparerai pas.

Obéron

Combien de temps dans ce bois avez-vous l'intention de rester ?

La Reine

Peut-être jusqu'au lendemain des noces de Thésée.
Si vous voulez patiemment danser dans notre ronde,
Et voir nos fêtes au clair de lune, venez avec nous :
Sinon, fuyez-moi, et j'éviterai vos repaires.

Obéron

Donne-moi ce garçon, et j'irai avec toi.

La Reine

Non, pas pour tout ton royaume féerique. Mes fées, parton.
Si je reste plus longtemps nous nous fâcherons pour de bon.

399 secondes, Fabrice Melquiot

Artème Alalune : Qu'est ce que tu fais ?

Danaé De Gravida : Je te cause ?

Artème Alalune : Moi, je te cause. Qu'est ce que tu fais ?

Danaé De Gravida : Tu vois.

Artème Alalune : Je vois.

Danaé De Gravida : Qu'est ce que tu vois ?

Artème Alalune : Une épingle à nourrice.

Danaé De Gravida : Parce que j'ai perdu ma clef.

Artème Alalune : La clef de ton cadenas.

Danaé De Gravida : Casse-toi, maintenant.

Artème Alalune : Je te regarde. Comme ça je saurai faire, quand je voudrai, comme toi, dans n'importe quelle rue de Berlin, voler un vélo.

Danaé De Gravida : Je veux bien que tu me regardes, parce que j'adore attirer l'attention, mais en même temps j'aime pas.

Artème Alalune observe Danaé De Gravida, qui s'affaire.

Artème Alalune : J'ai horreur des filles comme toi, qui transpirent, je leur fais pas confiance.

Danaé De Gravida : Je vais te mettre la misère.

Artème Alalune : Je dis pas ça méchamment, mais avec les garçons, ça doit - Enfin, quand tu vas au lit avec un garçon, ça doit être - Est-ce que tu fais l'amour avec une serviette-éponge ? J'ai un problème.

Danaé De Gravida : Tu pourrais faire des concours de problèmes. Tu as un physique qui dit ça. Un physique de fille à problèmes.

Artème Alalune : Et c'est quoi, au juste, un physique comme celui dont tu parles.

Danaé De Gravida : Moi, quand je regarde une fille comme toi, avec tous tes problèmes, ça me donne envie de me vérifier, et je me vérifie, et moi j'ai pas de problèmes, alors je compatiss moi, je ne peux pas m'empêcher de compatir, et ça me rend triste, triste pour toi, et tout est triste en moi quand je te regarde, ma pauvre petite.

Artème Alalune : J'ai un autre problème.

Danaé De Gravida : Quoi ?

Artème Alalune : C'est mon vélo.

Danaé De Gravida : Répète.

Artème Alalune : Tu as l'air bouchée comme fille : ton épingle à nourrice, elle est dans mon cadenas.

Danaé De Gravida : Ah.

Silence.

Artème Alalune : Et tu continues ?

Danaé De Gravida : Si je fais les choses à moitié, ça m'endort.

Artème Alalune : Je vais crier à l'aide.

Danaé De Gravida : Tu ne sais pas à quel point je suis méchante.

Artème Alalune : J'y tiens à cette bicyclette, on a vécu des choses.

Danaé De Gravida : C'est bon, la marche à pied. Moi, j'ai des problèmes de rachis.

Artème Alalune : Je croyais que c'était moi la fille à problèmes.

Danaé De Gravida : Tu ne vois pas que je suis le genre de fille avec qui on ne discute pas, parce que je suis le genre de fille qui ressemble à un garçon qui se fabrique des sarbacanes avec des stylos billes.

Artème Alalune : Ouh, j'ai peur, ouh.

Danaé De Gravida : Laisse-moi.

Artème Alalune : Et pourquoi ?

Danaé De Gravida : Parce que tu veux vivre.

Silence.

Artème Alalune : Je vais te frapper, je vais te faire frapper, je connais des gens qui ne demandent que ça. J'ai même failli coucher avec l'un d'entre eux, et puis au dernier moment, je me suis dit : non, c'est super, super bien d'être vierge. Et toi ?

Silence.

Danaé De Gravida : C'est vraiment très embêtant que ce soit ta bécane. Tu ne veux pas me la donner ?

Artème Alalune : Si tu me l'avais demandé, je te l'aurais peut-être prêtée, parce qu'on est pas des sauvages, on a peut-être des problèmes et chacune les siens, mais on n'est pas -

Danaé De Gravida : Tu ne veux pas ?

Artème Alalune : Il a une vingtaine de vitesses et j'ai pas déraillé une fois. La selle est un peu dure, mais j'aime bien. Après, on sent ses fesses.

Danaé De Gravida retire l'antivol de la bicyclette d'Artème Alalune.

Danaé De Gravida : Ça y est !

Artème Alalune : Tu as réussi.

Danaé De Gravida : J'ai une tête à rater ?

Artème Alalune : Là, je peux crier.

Danaé De Gravida : Il te reste dans les six ou sept secondes avant que je me tire sur ta bécane.

Artème Alalune : À l'aide ! À l'aide ! Elle me vole, c'est elle ! C'est elle !

Danaé De Gravida sort un couteau de sa poche et frappe Artème Alalune.

Danaé De Gravida : Tu n'es vraiment pas futée.

Artème Alalune : Qu'est ce que tu fais ?

Danaé De Gravida : Je te l'avais dit.

Artème Alalune : Tu m'as -

Danaé De Gravida : Tu n'écoutes pas quand on te parle, on ne t'a jamais dit que tu n'écoutes pas ?

Artème Alalune : Si.

Danaé De Gravida : Tu vois.

Arlequin valet de deux maître, Carlo Goldoni ; Acte II,
Tableau 3

Arlequin : Qui est ce qui me demande ?

Sméraldine : C'est moi, monsieur. Je suis désolée de vous avoir dérangé.

Arlequin : Je vous en prie ! Je suis tout à vos ordres.

Sméraldine : Sincèrement, je suis navrée...

Arlequin : Et moi je suis ravi.

Sméraldine (à part) : Il est vraiment charmant ! (*haut*) Ma maîtresse envoie ce billet à monsieur Federigo Rasponi, et, le souci de ma réputation m'interdisant d'entrer dans une hôtellerie, j'ai eu l'extrême hardiesse de vous déranger pour que vous le lui remettiez.

Arlequin : Je le lui remettrai volontiers, mon petit cœur, mais, auparavant, apprenez que, moi aussi, j'ai une commission à vous faire.

Sméraldine : De la part de qui ?

Arlequin : De la part d'un fort honnête homme. Dites, connaissez-vous un certain Arlequin Batocchio ?

Sméraldine : Il me semble l'avoir entendu nommer, mais je suis incapable de me rappeler où. (*à part*) Est ce que ce ne serait pas lui ?

Arlequin : C'est un bel homme : courtaud, râblé, spirituel, éloquent. De son métier, maître de cérémonies...

Sméraldine : Je ne le connais absolument pas.

Arlequin : Et pourtant, lui, il vous connaît et il est amoureux de vous.

Sméraldine : Oh, vous vous moquez de moi !

Arlequin : Et s'il pouvait espérer être un tout petit peu payé de retour, il se ferait connaître.

Sméraldine : Je vais vous dire, monsieur : si je le voyais et qu'il me plût, il se pourrait fort que je ne lui sois point cruelle.

Arlequin : Vous voulez que je vous le fasse voir ?

Sméraldine : Je le verrai volontiers.

Arlequin : C'est l'affaire d'un instant...
Il entre dans l'hôtellerie.

Sméraldine : Donc, ce n'est pas lui.

Arlequin sort de l'hôtellerie, fait des révérences à Sméraldine, passe près d'elle, soupire et puis rentre dans l'hôtellerie.

Sméraldine : Je n'y comprends rien.

Arlequin (reparaissant) : Vous l'avez vu ?

Sméraldine : Qui ça ?

Arlequin : Celui qui est amoureux de vos beautés.

Sméraldine : Mais je n'ai vu que vous.

Arlequin (souponnant) : Eh oui !

Sméraldine : Celui qui prétend avoir un sentiment pour moi, serait-ce vous ?

Arlequin (avec un soupir) : C'est moi.

Sméraldine : Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit tout de suite ?

Arlequin : Parce que je suis un tout petit peu timide.

Sméraldine (*à part*) : Il rendrait amoureux un rocher !

Arlequin : Et alors, qu'est ce que vous répondez ?

Sméraldine : Eh bien, je vous réponds que...

Arlequin : Allons, parlez !

Sméraldine : Oh, c'est que moi aussi, je suis un tout petit peu timide.

Arlequin : Vous êtes pucelle ?

Sméraldine : Oh, ça ne se demande même pas.

Arlequin : Ce qui veut dire que vous ne l'êtes pas.

Sméraldine : Au contraire, ça veut dire que je le suis tout à fait.

Arlequin : Moi aussi je suis puceau.

Sméraldine : Moi, j'aurai déjà trouvé à me marier cinquante fois, mais je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui me plaise.

Arlequin : Quelqu'un qui vous voudrait pour femme, comment devrait-il s'y prendre ?

Sméraldine : Comme je n'ai plus ni père ni mère, il faudrait qu'il en parle à mon maître ou à ma maîtresse.

Arlequin : Parfait, et si je leur en parle, qu'est ce qu'ils diront ?

Sméraldine : Ils diront que si, moi, je suis d'accord...

Arlequin : Et vous, qu'est ce que vous direz ?

Sméraldine : Je dirai que... si eux sont d'accord...

Arlequin : Je n'ai pas besoin d'en savoir d'avantage. Nous serons tous d'accord. Donnez-moi la lettre, et, quand je vous rapporterai la réponse, nous causerons.

Sméraldine : La voici.

Un fil à la patte, Georges Feydeau ; Acte I, Scène 16

Général : Elle ! Ah ! Mâdâme, cette chour est la plouss belle dé ma vie !

Lucette : Général, je suis ravie de faire votre connaissance !

Général : Ah ! lé ravi il est pour moi, Mâdâme ! Permettez-moi quelques flors môdiques qué yo vous prie, qué... qué yo vous offre !

Lucette : Que c'est aimable à vous !... Justement, j'adore les fleurs !

Général : Cé lé sont vos souchettes qué yo mets à vos pieds.

Lucette : Mes sujette ?...

Général : Bueno... cé lé sont des rosses qué yo mets aux pieds dé la reine des rosses !

Lucette : Aah !

Général : C'est oun mott !

Lucette : Vous êtes galant, Général !

Général : Yo fais cé qu'on peut !

Lucette : Asseyez-vous donc, je vous en prie !

Général : Yo no pouis pas !

Lucette : Vous ne pouvez pas ?

Général : Yo no pouis pas ! Yo souis trop émoute ! Ah ! porqué yo vouss s'aime Loucette, et qué yo vois que yo souis là... tous les deusses... ounique ! Loucette !

Lucette : Prenez-garde, Général, vous abordez là un terrain dangereux !

Général : Eh ! yo n'ai pas peut lé dancher ! Dans mon pays yo l'étais ministre de la Gouerre !

Lucette : Vous !

Général : Sois-même !

Lucette : Ah ! c'est ça ! asseyez-vous donc !

Général : Yo ne pouis pas ! Defant vous, yo no pouis être assis qu'à chénoux ! Fous l'est la divinité qué l'on s'achénouille là devant... oun sainte qué l'on adore...

Lucette : Ah ! Général !

Général : Où il est votre chambre ?

Lucette : Hein ?

Général : Yo diss : où il est votre chambre ?

Lucette : Mais, Général, en voilà une question !

Général : C'est l'amor qu'il parle par ma bouche porqué c'est là qué yo voudrais vivre !

Lucette : Ah ! Général, vous savez tout racheter par une galanterie.

Général : Tuchurs ! Ça même fait qué yo pense qué yo vois qué vous l'avez là à lé doigt oun bague.

Lucette : Une bague ! Ah ! là... Ah ! oui ! oh ! Elle me vient de ma mère.

Général : Qu'ouss qué tou dis ?

Lucette : Général ?

Général : La bague là ! ça l'est moi qué yo l'ai envoyée cet matin dans oun bouquette.

Lucette : Hein, c'est lui ? c'est vous ? vous ? lui ?

Général : Bueno, yo diss ! Qu'oust-ce qué vous l'avez ?

Lucette : Rien ! rien !

Général : Bueno, il vient donc pas la bague de la mère ?

Lucette : Oh ! pas du tout ! non ! je croyais que vous vouliez parler d'une autre... je ne savais pas que c'était vous que j'avais à en remercier.

Général : Oh ! rienne du toute ! Et yo me permets d'apporter la bracélette qu'elle va avec.

Lucette : Alors, Général, remportez ces présents que je n'ai pas le droit d'accepter !

Général : Porqué ? Porqué ?

Lucette : Parce que je ne peux pas vous aimer !

Général : Vous disse ?

Lucette : J'en aime un autre.

Général : Oun autre ! Vousse !... oun homme ?

Lucette : Naturellement.

Général : Quel il est cet homme ?

Lucette : Voyons, Général, je vous en prie...

Général : Oh !

Lucette : Qu'il vous suffise de savoir que si j'avais eu le cœur libre, je ne vous aurai préféré personne.

Général : Ah ! Loucette, qué vous mé donnez mal au cœur !

Lucette : Est-ce ma faute ? Voyez-vous, tant que je l'aimerai, je ne pourrai pas en aimer un autre.

Général : Bueno ! Combienne dé temps il faut à vous pour ça ?

Lucette : Combien de temps ? Oh ! je l'aimerai tant qu'il vivra.

Général : Bueno ! Yo so maintenant qué yo dois faire.

Lucette : Quoi ?

Général : Rienne ! Yo so.

Le bruit des os qui craquent, Suzanne Lebeau ; Scène 1

Elikia

Il faut partir... sans faire craquer les branches.

Sans laisser de traces.

La nuit noire pouvait aussi nous faire trébucher et tomber...
Je l'ai pris sur mon dos pour les premiers pas, les plus dangereux.
J'ai fait un pas...
Le petit avait l'instinct de la fuite.
Il mêlait sa respiration au vent et je l'entendais à peine.
J'ai fait un deuxième pas.
Un pied suspendu dans le vide
et l'autre qui touchait à peine la terre.
Mon coeur battait comme un tam-tam.
Le petit à croisé ses mains sur mon coeur qui s'est calmé...
laissant la nuit au choeur des ronflements...
J'ai fait quelques pas rapides plus assurés.
Nous étions partis.

Joseph

Elle m'a déposé sur un nid d'herbe.
Légère comme une algue,
elle est retournée vers le camp effacer les traces.
J'attendais, immobile...
J'ai entendu un souffle d'herbes froissées.
Et déjà, elle était à mes côtés.
Elle m'a pris par la main et s'est mise à courir, courir comme une folle.

Elikia

Suis-moi, suis, suis, cours.

Joseph

Tu vas trop vite.

Tu me fais mal.

Elikia

Cours ! Cours plus vite !

Joseph

Elle courait... courait...
J'étouffais.

Elikia

Il n'avait pas le rythme que la peur donne aux jambes...

Joseph

Je ne... peux plus...

Elikia

Regarde devant toi... Cours...

Joseph

Tu... vas trop... vite...

Elikia

Il est tombé comme une petite chose,
le pied dans une branche.

Joseph

Laisse-moi ici ! Laisse-moi.

Elikia lui met la main sur la bouche pour le faire taire.

Elikia

Tais-toi ! Tu veux te faire tuer ?

Te faire battre à mort comme un chien enragé ?

Quand ils retrouvent les fuyards,

et ils les retrouvent toujours...

C'est vingt coups de bâton chacun.

Vingt coups jusqu'au sang

et celui qui ne frappe pas assez fort

est battu à mort lui aussi.

C'est ça que tu veux ?

Joseph
Laisse-moi, ici.
Je ne veux pas aller avec toi.
Sa colère me brûlait les épaules...

Elikia
Ton village...

Joseph
C'est trop loin.
Pourquoi tu m'amènes ?
Pourquoi ?

Elikia
Il répétait « Pourquoi ?... pourquoi ?... pourquoi ? »
Comme si j'avais une réponse...

Joseph
Pourquoi tu m'amènes avec toi ?

Elikia
Toute seule, j'ai trop peur.
Il a levé la tête
pour voir si je me moquais de lui.
Ma colère a fondu.
Il était trop petit pour comprendre.

Joseph
Elle s'est assise à côté de moi.

Elikia
Quel âge as-tu ?

Joseph
8 ans...

Elikia
8 ans. Tu connais la date d'aujourd'hui ?

Joseph sort une petite branche sur laquelle il fait des entailles. Il compte.

Joseph
Si je ne me suis pas trompé, c'est le 10 mars...

Elikia
Mars...
J'ai déjà 13 ans...

J'ai dit « 13 ans »... et mon cœur s'est serré.
Dans la forêt, il ne fêtaient que le jour où tu es pris.
D'où tu viens ?

Joseph
De la côte. De Namba... On est pêcheurs.

Elikia
Si tu veux retrouver Namba, il faut marcher.

Joseph
Je ne connais pas le chemin.

Elikia
Si on suit la rivière,
tu penses qu'on peut y arriver ?

Joseph
Namba n'est pas loin d'une rivière.
Tu penses que c'est celle dont tu parles ?

Elikia
Tu peux me croire...
Cherchons la rivière.

Fantaisies microcosmiques, Florian Zeller ; Casting

A : Suivant ! Suivant !

B : Bonjour...

A : Euh... Oui ?

B : Je disais « bonjour »...

A : Vous devez faire une erreur...

B : Non. Pourquoi une erreur ?

A : Vous n'êtes sans doute pas venu pour le casting...

B : Si.

A : Il s'agit d'un casting d'insectes ! C'est un film sur la vie microscopique.

B : Je sais. J'ai lu l'annonce.

A : Seuls les insectes peuvent se porter candidats...

B : Oui.

A : Or, si je ne m'abuse, vous êtes un éléphant...

B : Ça se voit tant que ça ?

A : Oui. Et les éléphants ne sont pas des insectes...

B : Non.

A : Donc, vous ne pouvez pas participer au casting. C'est aussi simple que ça. Suivant !

B : Si je peux me permettre...

A : Hein ?

B : Les éléphants ne sont pas des insectes, c'est vrai. Mais il arrive que certains d'entre eux se « sentent » insectes...

A : Comment ça ?

B : Oui... Je veux dire, des éléphants qui ont l'apparence des éléphants, mais qui, au fond d'eux mêmes, savent qu'ils sont des insectes. Souvent, ils le savent depuis l'enfance, mais ils mettent du temps à se l'avouer à eux-mêmes. C'est socialement très compliqué d'avoir l'apparence d'un éléphant tout en se sachant intimement insecte...

A : Ça alors... Mais vous vous soignez ?

B : Ce n'est pas une maladie. C'est une question d'identité.

A : Mais dites-moi, je peux vous poser une question personnelle ?

B : Oui.

A : Quand vous vous regardez dans une glace, par exemple, vous voyez quoi ?

B : Un moustique.

A : Je comprends... Vous voyez un moustique...

B : Avec une trompe devant. C'est pour ça que je me suis permis de me présenter à votre casting. En tant que moustique à trompe.

A : Bien sûr... En tant que moustique à trompe... Mais un moustique mâle ou un moustique femelle ?

B : Oh, je ne sais pas ! Peu importe !

A : Comment ça peut importe ?

B : Je veux dire, je n'y ai jamais réfléchi.

A : Vous n'y avez jamais réfléchi ?

B : Non...

A : Mais la vie du moustique mâle est un calvaire !

B : Un calvaire ?

A : Oui ! Il n'a rien fait, le moustique mâle ! Il ne pique pas lui. Il ne fait de mal à personne. Et pourtant, parce que des gens comme « vous » ne font pas la différence entre les mâles et les femelles, il doit passer son temps à éviter d'être écrasé, éclaté, écrabouillé par des mains chasseuses ! Oui, tout ça à cause de ces petites suceuses !

B : Je n'y avais jamais pensé.

A : Et oui mon vieux. Toutes les mêmes.

B : Toutes des petites suceuses ?

A : Toutes ! Sans exception. Par les temps qui courent, franchement, je vous conseille de renoncer à votre carrière de moustique.

B : Mais je ne peux pas ! Je n'ai pas choisi, moi, de me sentir moustique ! J'aurais préféré être un éléphant comme les autres ! Oui, un éléphant bien lourd et bien con comme les autres ! Ce n'est pas de ma faute si depuis toujours j'ai l'âme sensible, qui volette, qui butine... Je suis un moustique à trompe. C'est ainsi. Rien ne me changera. Et je mourrai écrasé entre les mains d'un inconnu un soir d'été.

A : Attendez... J'ai une idée. Pour le film... Je peux peut-être vous donner un rôle, tout compte fait...

B : C'est vrai ?

A : Oui. Le rôle d'une mouche.

B : D'une mouche ?

A : Oui. C'est un rôle secondaire, mais très valorisant ! Il y a notamment une scène de cascade durant laquelle la mouche se cogne une bonne centaine de fois contre une fenêtre fermée. C'est assez déchirant. Et une autre scène un peu plus chaude...

B : Chaude ?

A : Oui, mais ne vous inquiétez pas, on ne vous demandera pas de vous déshabiller... Vous vous contenterez, avec une partenaire, de vous trémousser sensuellement dans de la merde. C'est la partie un peu érotique. Pour l'Audimat.

B : Dans de la merde ?

A : Oui. C'est une mouche à merde... Quoi ! un éléphant qui se prend pour un moustique peut bien nous jouer une mouche à merde non ?

Le Square, Marguerite Duras

Homme : Mademoiselle, je voudrais vous raconter comment je suis rentré dans cette ville après avoir déposé ma valise dans la chambre.

Jeune fille : Oui, monsieur, mais il ne faut pas vous inquiéter pour moi. Cela m'étonnerait que je me laisse aller à perdre patience un jour. Je ne pense qu'à ça, au risque qu'il y aurait à perdre patience, alors, ça m'étonnerait quand même, comprenez-vous, monsieur ?

Homme : Mademoiselle, ce n'est que le soir, après avoir déposé ma petite valise ...

Jeune fille : Car on pense beaucoup, nous aussi, monsieur, vous savez. Terrés dans notre travail il ne nous reste que ça à faire, penser, on pense, c'est fou. Mais pas sans doute comme vous à ne rien faire. Nous pensons en mal et tout le temps.

Homme : C'était le soir, juste avant de dîner, après le travail.

Jeune fille : Nous, nous pensons toujours aux mêmes choses, aux mêmes personnes, et dans le mal. C'est pourquoi nous faisons si attention et que ce n'est pas la peine de s'inquiéter. Mais, vous voyez, vous parliez de métier, est-ce un que celui-ci, qui vous fait imaginer toute la journée dans le mal ? ... C'était le soir, disiez-vous, après avoir déposé votre valise ?

Homme : Oui, mademoiselle. Ce n'est que le soir, après avoir déposé ma valise dans la chambre, juste avant le dîner, que je me suis promené dans la ville. Je cherchais un restaurant. C'est long et difficile, n'est-ce pas, de trouver ce qu'il vous faut lorsqu'on est limité par le prix. Et c'est pendant que je cherchais que je me suis un peu égaré du centre et que je suis tombé sur le jardin zoologique. La brise s'était levée, les gens étaient sortis de la précipitation du travail et ils se promenaient dans ce jardin qui est, comme je vous l'ai dit, sur une hauteur qui domine la ville.

Jeune fille : Mais je suis sûre, monsieur, que la vie est bonne. Sans ça, allez, je ne me donnerais pas tant de peine.

Homme : Je ne sais pas ce qui s'est passé. Dès que je suis entré dans ce jardin, je suis devenu un homme comblé par la vie.

Jeune fille : Monsieur, je ne sais pas comment un jardin, à le voir, peut rendre un homme heureux ?

Homme : C'est pourtant une aventure très courante que je vous raconte là, mademoiselle, et vous en entendrez bien d'autres pareilles au cours de votre vie. J'ai, comprenez-vous, une existence ainsi faite que parler, par exemple, pour moi, est une sorte d'aubaine. Eh bien, j'ai été tout à coup aussi à l'aise dans ce jardin que s'il avait été fait pour moi autant que pour les autres. Comme si, je ne saurais vous dire mieux, j'avais grandi brusquement et que je devenais enfin à la hauteur des événements de ma propre vie. Je ne pouvais pas me décider à quitter ce jardin. (...) J'ai été heureux brusquement.

Jeune fille : Mais heureux comment ? Comme quelqu'un qui se repose ? Comme quelqu'un qui trouve la fraîcheur après avoir eu très chaud ? Heureux comme chaque jour ils sont, les autres ?

Homme : Plus que ça, je pense, sans doute parce que je n'en avais pas l'habitude. Une force considérable m'est montée à la tête, dont je ne savais que faire.

Jeune fille : Une force qui fait souffrir ?

Homme : Peut-être oui, qui fait souffrir aussi parce que rien ne paraît en mesure de l'assouvir.

Jeune fille : Cela est l'espoir, je crois bien, monsieur.

Homme : Oui, cela est l'espoir, je le sais. Cela est quand même l'espoir. Et de quoi ? De rien. L'espoir de l'espoir ...